

Calais: entre trahison institutionnelle et réappropriation du politique démocratique



Dessin d'un cher ami tunisien qui cherche la régularisation et la réalisation de ses rêves en France. Je lui ai promis que, dans le cas où j'arriverai à faire de cette recherche un livre d'intérêt public, j'utiliserai son dessin, explicatif de l'état d'esprit de chaque migrant auquel on empêche liberté, égalité, action, réalisation et dignité humaine. Pas trop besoin de le décrire, ce dessin crie la trahison institutionnelle du politique démocratique beaucoup plus que n'importe quel mot possible. Mon ami, je te souhaite de tout mon cœur de trouver ton bonheur.

Préface

Il y a un an et demi ma vie a changé. Même si l'action et l'engagement ont toujours donné forme à mon parcours intellectuel et mes choix académiques, autrement vides de sens à mes yeux, l'arrivée dans le ghetto de Calais représente pour moi personne, militante, sociologue et philosophe, une nouvelle naissance qui pousse à une réarticulation de mon travail de chercheuse. Expérience commencée dans le cadre d'un séminaire universitaire qui me donne le courage et les informations nécessaires pour partir. Partir non pas dans le contexte du laboratoire mais plutôt pour participer activement au quotidien de ces personnes coincées dans l'oubli. Partir pour intervenir là où il y en a besoin. Partir pour aider et agir. Partir pour partager et échanger car je ne vais pas rester immobile face à l'isolement et à la fragilisation de toutes ces âmes qui trop souvent disparaissent derrière des mots génériques comme celui d'*immigration* ou de *jungle*. Discriminées et cachées par les étiquettes que institutions, medias, savants et associations mêmes leur collent en se remplissant la bouche et les poches avec des mots qui restent vides sans un intérêt réel d'inclusion, de partage et de collaboration. Car lorsqu'on remodèle notre vie ou notre "action apparente" sur l'ego, en préférant la visibilité et le consensus au cœur, il ne reste pas un instant pour réfléchir ni à sa direction ni à son sens. Raisons et réflexions qui, à posteriori, ont transformé le vécu du terrain dans un travail de critique et dénonciation, unique fil conducteur de toute mon œuvre. Puisque l'action a besoin d'un support communicatif et d'un espace qui lui donnent une voix même en dehors du cercle de ceux qui sont déjà engagés dans la cause. Voix qu'il faut faire attention à ne pas s'appropriier, en se souvenant que les protagonistes de cette histoire ne sont ni les associations, ni les bénévoles, ni les chercheurs mais plutôt les 10000 vies que j'ai eu l'honneur de rencontrer (au moins en partie). Et c'est comme ça que le "je" du vécu personnel de cette petite préface se transforme en un "on" narratif qui laisse la place à l'action plurielle et collaborative du camp de Calais. Car « [...]être isolé c'est être privé de la faculté d'agir. » (Arendt 1985 : p. 246)

Introduction

C'est l'histoire des vies de 10000 personnes oubliées à la frontière franco-anglaise. Bloquées dans une impasse institutionnelle créé par les accords franco-britanniques. Trahies par la maîtrise nationale de l'immigration et la contrainte identitaire qui les excluent des conditions et des pratiques de la citoyenneté. Comme si l'article 13(2) de la Déclaration des Nations Unies, établissant le principe de libre circulation de tout individu, n'était destiné qu'aux élus de l'imaginaire identitaire européen. Comme si les origines culturelles ou le statut pouvaient justifier l'oubli institutionnel d'une partie du *peuple réel* dont on nie existence, besoins, dignité et vie. Vies coincées et exilées dans une situation de "non-droit" dans le camp du Nord-Pas-de Calais. Situation qui, petit à petit, prend la forme d'une auto-organisation plurielle et anarchique, instituée par l'action de solidarité qui se met en place autour des exigences des exilés, négligées par les institutions européennes. Exemple très puissant de réappropriation du politique par la société civile qui agit.

I. Qui sont les exilés de Calais ?

« La migrazione internazionale, con tutti i suoi problemi, è comunque riservata a pochi privilegiati, a quelli che sfuggono all'inesorabile miseria che tocca in sorte a quanti restano nel proprio paese.¹» (Harris 2000 : p.112)

Notre pensée va avant tout à tous ceux qui n'ont pas réussi à partir ou à arriver. Tous victimes d'un système institutionnel qui ne soucie ni de leurs exigences ni de leurs vies. Seuls sous les bombardements, perdus dans la mer, dispersés dans le désert ou décédés à la dernière tentative de réappropriation de leur liberté. On ne vous oublie pas. Combien de corps encore faut-il laisser dans la méconnaissance et dans le silence avant de prendre conscience de la nécessité d'un changement radical dans la gestion de l'immigration et de l'accueil ?

Méconnaissance et silence qui ne touchent pas que les victimes du trafic illégal d'êtres humains mais aussi les survivants qui trouvent un repère temporaire et précaire dans les camps. Survivants qui fuient la guerre du pétrole et les missions dites "de paix", les abus gouvernementaux et la terreur semée par le fondamentalisme islamiste, l'exploitation énergétique et la corruption institutionnelle, ainsi que les concepts de misère et de "sous-développement" imposés par les pays occidentaux. Ils viennent d'Afghanistan et Soudan (les deux groupes majoritaires à Calais), du Pakistan, Erythrée, Egypte, Irak, Iran, Kurdistan et Syrie (en grande partie), d'Ethiopie, Nigeria, Palestine, Maroc, Tunisie, Lybie et Algérie (nationalités minoritaires dans le camp). Leur trajet est long et exténuant, fait de famine, peur, tragédies, cachettes, pots-de-vin, viols et attente. Car les passeurs représentent l'unique voie de sortie d'un pays en danger ou qui ne délivre presque aucun visa. Le prix du trajet peut atteindre jusqu'à 9000 euros et le passeur peut être représenté par un ami, une connaissance lointaine ou un "professionnel". Dynamiques qui influent sur la décision du prix à payer. Pour quelques-uns il n'y a pas de prix. Car tout le monde ne peut payer ces sommes exorbitantes. Argent qui trouve sa contrepartie dans l'aide au rassemblement du groupe, dans la confusion qui permet à quelqu'un d'échapper au paiement ou dans les prestations sexuelles. Pourtant, ces flux qui se dirigent vers l'Europe remplissent le vide économique laissé par les nationaux, surtout pour ce qui concerne la main-d'œuvre générique. Parce que outre les familles et les petits orphelins, on a trouvé à Calais une majorité de jeunes étudiants ou travailleurs, entre 16 et 35 ans (pour la plupart des cas), qui ne sont pas dépourvus de savoirs ou d'un métier. Ils contredisent les arguments populistes ou des convictions de l'opinion publique, car ils ont des diplômes (droit, informatique, langues etc.), une ou plusieurs professions (médecin, vétérinaire, cuisinier, sportif, enseignant, maçon, électricien, militaire, coiffeur etc.). Tous sont doués d'une capacité d'apprentissage étonnante et d'une volonté tenace: celle d'avoir accès à des conditions de vie dignes comme une maison, une formation et un travail, sans besoin de se cacher. Parmi eux, il y a des femmes, des enfants et des familles en quête d'un endroit plus ou moins stable où rendre l'enfance aux petits, obligés par les circonstances à grandir trop vite. Même si les femmes savent très bien quel est le prix de cette recherche. Les viols et les harcèlements, en effet, vont les accompagner en permanence dans le camp, où une partie d'entre elles se prostitue. Instruments de chantage utilisés par passeurs et police des frontières.

« No ticket ? No document ? Money ! ». Ce mot d'ordre qui pour les hommes est un laissez-passer monétaire entendu dans la requête des forces de l'ordre (de tout pays parcouru) ; devient, pour les femmes : « obligation sexuelle ». Oui, elle coûte chère la liberté pour un réfugié ou un migrant "irrégulier" qui se voit obligé à payer le prix de son départ dans presque chaque pays qu'il traverse. Sans compter les risques auxquels il soumet sa propre vie, outre la nécessité de voyager à travers des routes isolées et dangereuses sans réserves alimentaires suffisantes, sous la chaleur étouffante

1« La migration internationale, avec tous ses problèmes, est de toute façon réservée à quelques privilégiés, à ceux qui fuient l' inexorable misère qui touche ceux qui restent dans leur propre pays. »

d'un soleil qui sèche tout ce qu'il rencontre, exposé à la possibilité d'un emprisonnement, d'un retour forcé dans son pays, au viol ou à la mort. Souvent survivant d'une tragédie qui raconte des corps retrouvés dans la mer. Les risques ne sont pas totalement connus par les protagonistes, conscients de l'entreprise ardue mais inconscients face aux nombreux dangers de mort auxquels ils se soumettent pour rejoindre une apparence de paix.

Ainsi, un garçon de 25 ans comme Bilal, décide d'échapper à la guerre en Afghanistan, entre les attaques terroristes et les bombes russes, américaines et européennes. Il part après la mort de son père, tué par les talibans. Sa mère croit en lui et il est prêt à reconstruire sa vie. Alors il commence sa marche, d'une durée de deux mois, en traversant Iran, Turquie, Bulgarie, Serbie, Hongrie, Autriche, Italie et France. Bloqué à Calais suite à sa volonté de rejoindre l'Angleterre, destination choisie sur la base de sa maîtrise de l'anglais et des possibilités de travail. Lui, le garçon rencontré dans le bus Paris-Calais, qui, avec peur, me demande s'il y a des tigres dans "la jungle" de Calais. Car il avait passé des jours dans la "la vraie jungle", c'est-à-dire la forêt sauvage qui se trouve entre Turquie, Bulgarie et Serbie. Route prédestinée pour les réfugiés afghans ou irakiens qui marchent pour environ 30 km dans le froid de la nuit, entre le rugissement des ours et le sifflement des serpents.

Ou bien il y a Bachir, 27 ans de sagesse et de poésie. Venu du Soudan pour chercher à rejoindre l'Angleterre, rêve de toute sa vie. Grandi avec le mythe de ce pays qui semble donner, surtout aux gens du Darfour, une protection importante et une réappropriation rapide des moyens pour remettre en place leur vie. La même vie que l'implication anglaise continue à briser au Soudan. Il traverse l'Égypte et la Lybie pour se retrouver dans un tout petit bateau avec environ 200 personnes à bord. Il passe deux semaines sur la mer avant de rejoindre l'Italie, pour après passer en France dans l'espoir, toujours vivant, d'arriver en Angleterre par la frontière calaisienne. Lui, il a un cœur très grand. Il tourne dans le camp jour et nuit pour aider n'importe quelle personne pour n'importe quel service, jusqu'à oublier sa propre santé et ses propres exigences. Il ne mange pas pour amener nourriture et couettes aux autres qui viennent d'arriver ou à tous ceux qui n'ont rien. Je me demande aussi bien que lui pourquoi il a été destiné à vivre cette situation pour deux ans et plus.

Ou encore Adel, 28 ans, avec un passé impeccable fait de beaucoup de travaux en Tunisie. Puis tous terminés à cause de l'exploitation excessive d'un État qui profite de la période de déstabilisation institutionnelle après la révolution. Instrument utile afin de justifier l'augmentation des prix des biens alimentaires de prime nécessité et d'oublier les exigences de la demande de travail. L'armée et la police recrutent mais lui, il n'a pas été accepté à cause d'un petit problème physique. Depuis lors, son rêve européen commence. Prêt à aider sa famille et à chercher son futur jusqu'au point de répéter deux fois le trajet pour l'Europe. La première à bord d'un petit bateau avec beaucoup de personnes et la deuxième avec un canot très rapide et 5 personnes. Parce que les autorités l'avaient renvoyé à son pays la première fois. Mais sa volonté de réussir à donner une maison à son frère qui ne peut pas travailler, d'aider sa sœur pour la préparation du mariage, d'offrir la tranquillité aux parents et de pouvoir se réaliser, cette volonté est plus forte que les empêchements institutionnels.

Mieux vaut risquer sa vie en suivant ses rêves que de rester immobile face à l'impuissance. Impuissance et humiliation qui continuent dans les centres d'accueil de Grèce, Espagne, Italie et des pays de l'Europe de l'est. Centres qui exercent dans des conditions désastreuses. Comme celui de Lampedusa, où l'accueil commence avec l'imposition de se déshabiller pour être exposé au jet d'eau qui, selon l'opinion des autorités, devrait "désinfecter" les nouveaux arrivés. Tous déshumanisés dans l'attente d'un retour forcé, d'un permis de séjour temporaire ou d'un transfert. Suspension qui demande des temps toujours plus longs. Peuple réel qu'on retrouve dans le camp de

Calais. Camp qui, à mon arrivée (avril 2016) était habité par 6000 personnes, puis 10000 lors de sa médiatisation et de la mobilisation croissante de la société civile (proches de son démantèlement en octobre 2016). La majorité de ces personnes est déterminée à rejoindre l'Angleterre pour 5 raisons principales : les temps d'attente de la demande d'asile plus courts, l'accès à un logement pendant cette période, le taux de chômage très bas, l'installation des familles qui garantit la disposition d'un réseau communautaire sur place et la connaissance de l'anglais issue des effets géopolitiques de la colonisation. Certains réussissent et d'autres échouent, tous passés par une suspension au "camp de la Lande", ensuite médiatisé comme "la jungle".

II. C'était quoi "la jungle" ?

« Résistance à la domestication, « démocratie sauvage » désigne positivement l'ensemble des luttes pour la défense des droits acquis et la reconnaissance des droits bafoués ou non encore reconnus. » (Abensour 2004 : p. 167)

Il était une fois "la jungle", démantelée en octobre 2016, mais impossible à oublier, gravée dans les cœurs de tous ceux qui en ont fait partie. Symbole d'une étiquette populiste et témoignage de ce qui fut. Entre trahison institutionnelle et liberté sauvage instituée. Mémoire de l'action plurielle de la société civile qui se dresse au-dessus de l'arrogance étatique.

En se dirigeant vers le camp pour la première fois, le samedi 9 avril 2016, on en constate tout de suite l'isolement. Difficile à trouver et à rejoindre. Positionné entre la Zone Industrielle des Dunes, la végétation aux alentours et la Mer du Nord, cet élément naturel qui sépare les exilés de leur rêve empêché. La rocade (N216) qui amène les camions en Angleterre, pourvue de barrières, constitue la frontière ouest. L'accès à la mer, rapidement fermé, délimite la frontière Nord et la présence des CRS confine le reste. La dénomination *jungle*, d'origine médiatique et démagogique, est l'unique chance pour obtenir des indications. La rue des Garennes, avec son chemin de fer inutilisé et rouillé, est la route choisie pour entrer dans le camp. Une promenade sympa entre les grands cailloux qui particularisent la voie et un premier contact avec ceux que les infos avaient décrit comme des "animaux féroces". On aperçoit une des "entrées" du camp où les déchets se sont accumulés en bas du pont qu'on dépasse. Déchets qui racontent des vies oubliées. Une chaussure déchirée, des barquettes pour la nourriture, fourchettes cassées, couettes mouillées, un chapeau, les restes des lacrymogènes, mégots partout et les rats. Poussée par la curiosité de voir les résultats du démantèlement de la partie sud (en février-mars 2016), on choisit d'en faire le tour. Le Sud a été réduit en cendres. Violence inutile qui a vu la résistance des exilés se traduire dans un déplacement commun vers le Nord du camp, dans les grandes tentes mises récemment à leur disposition ou dans les containers. Containers placés dans la partie nord, créés pour diviser ultérieurement la population du camp. On n'avait pas la permission d'y entrer, mais on a eu la possibilité de discuter avec quelques-uns qui y habitaient, outre l'étrange liberté de pouvoir les regarder par les trous des grillages autour. On sait que ceux qui ont accepté d'y vivre ont dû déclarer renoncer au "rêve anglais". Ainsi, ils ont déposé leurs effets, même si la promesse de leur prise en charge n'a été tenue que les premiers mois.

Au Sud, les autorités françaises n'ont laissé que les quatre écoles- c'est-à-dire l'école *Jungle Books* (avec sa petite bibliothèque), l'école *du chemin des dunes*, l'école *Darfour* et l'école *d'arts et métiers* – l'église, le terrain de football, des toilettes, quelques centres médicaux (pas bien équipés

et sans doute pas suffisants). Les centres de loisirs pour adultes et enfants, des petits rassemblements de “maisons” qui ont résisté au feu. En marchant dans la zone presque déserte, on surprend des enfants qui jouent avec des cerfs-volants, comme si leur âme continuait à voler au-delà des frontières. C’est gênant de voir de ses propres yeux les conséquences de la chute démocratique de l’Europe. Conséquences très évidentes dans la partie nord du camp où l’entassement de “maisons”, magasins et restaurants (gérés par les afghans qui ont fait du camp leur activité commerciale principale) devient chaque jour plus choquant. En effet, contrairement aux chiffres énoncés par la préfecture française et les médias, chaque visite révélait un camp en incessant repeuplement, progressivement recouvert de tentes et habitations de fortune.

Le nombre des exilés a grandi jusqu’à 10000 personnes, selon les associations, les indépendants et les sujets concernés qui vivaient ensemble le camp. Constamment en danger à cause du manque d’hygiène, de l’absence d’abris ou de vêtements adaptés qui puissent protéger de la pluie et du froid glacial de Calais, de la pénurie alimentaire et de la carence presque totale de soins médicaux. Soins partiellement garantis (selon les possibilités) par la présence de Médecins sans frontières, des autres petits centres médicaux repartis dans le camp et par les Centres Hospitaliers de Calais, lorsqu’on avait la chance (très rare) de tomber sur un personnel compétent et respectueux. Tous coincés dans des frontières idéologiques qui les suivent du départ à l’arrivée, dans le camp et dans le pays d’installation. Certains cherchent à s’en protéger en trouvant un petit “chez eux” dans la personnalisation de leur “maison”.

On voit des peluches, des drapeaux, une touche de peinture, des fleurs ou des décorations inventées sur le moment. Celle du peintre Abdallah est toute colorée avec un petit jardin. Façade qui n’est rien comparée aux dessins qu’on retrouve dans son intérieur. Dessins qui racontent l’histoire du camp: personnes blessées par la violence policière, prises dans le dernier essai de grimper les grillages, visages oubliés par l’Europe, enfants déjà adultes, les camions de l’espoir etc. Les habitations sont divisées par nationalité, dans la plupart des cas. La grande tente des soudanais comprend beaucoup de lits et quelques instruments pour cuisiner. Groupe majoritaire dans le camp, suivi de peu par les afghans. La langue parlée, l’histoire, l’actualité, le trajet, les mœurs, la tradition, la cuisine et les habitudes jouent un rôle fondamental. Situation qui, cependant, n’empêche pas le partage quotidien de rêves et action. Rêves rapprochés par l’envie d’être reconnus, en tant que partie du peuple avec ses droits à respecter, avant même la volonté répandue de rejoindre l’Angleterre. Et action plurielle partagée dans tous les contextes du camp.

Entre les “maisons” on trouve beaucoup de mosquées. Il y en a des grandes et des petites un peu partout dans le camp. Parce que la religion joue un rôle très important ici. En effet, 95% des exilés présents sont musulmans. Foi qui crée une base commune de laquelle partir pour mieux se comprendre, malgré les obstacles culturels ou linguistiques. Et plus aussi, car le respect réciproque des croyants va au-delà des différences religieuses.

L’État ici n’est présent que par la représentation des CRS qui suivent à la lettre son ordre de détruire le rêve de 10000 personnes (et plus, puisque nous rêvons avec eux, leurs rêves). Tout est géré par la société civile qui agit pour faire face à la trahison de la démocratie par les institutions. On découvre, ainsi, que réserves d’eau, toilettes, ramassages de la poubelle, arrangements et nettoyage journalier du camp sont mis à disposition par l’association de solidarité internationale ACTED, qui recrute travailleurs étrangers et bénévoles aux fins de garantir un minimum d’humanité à toutes ces gens coupés du reste du monde. En effet, il y a plusieurs acteurs de ce type qui ont décidé spontanément

de s'auto-organiser autour des besoins des sujets de chair et de sang qui habitent le camp. Ils sont tellement nombreux qu'en parler de manière exhaustive est impossible et tant mieux.

Les anglais sont les premiers à arriver, conscients de l'implication de leur propre pays dans cette impasse honteuse. L'action de l'association *Care4Calais* et de la cuisine *Ashram Kitchen* en sont des exemples signifiants, outre l'importante contribution dans le développement des services de premier accueil, des points d'information et de renseignement juridique, des points de distribution de vêtements, des centres de soin, des écoles, du réseau internet, des centres de loisirs et de quelques restaurants, dans l'aide à la construction de toute structure et dans la dénonciation des abus. Les français arrivent plus tard et avec eux bien d'autres nationalités. Malaisiens compris, qui créent la cuisine *Kitchen Calais* et amènent biens alimentaires partout. Les jeunes d'*Utopia* font partie eux aussi de l'organisation du camp, ainsi que l'*Auberge des migrants* qui fournit nourriture et biens de première nécessité (couettes, tentes, couverts, vêtements et bois). Deux associations qui sont indispensables à l'activité quotidienne de la *Belgium Kitchen*, pour l'arrivée de dons et bénévoles. Aide qui s'ajoute à la permanence des cousins belges qui l'ont initiée et à la collaboration de bénévoles indépendants et exilés, sans lesquels rien n'aurait été possible.

En continuant notre parcours, on se demande où se trouvent les femmes et les enfants, à peine entrevus dans le camp. On découvre alors un "camp dans le camp" tout au Nord, géré par l'association *La Vie Active*, où habitent environ 400 enfants et femmes. Petit camp, à côté de la mer, entouré par des murs qui protègent la fragilité de ses résidents. On ne peut pas y entrer. Raison pour laquelle le contact avec les femmes et les enfants qui y vivent reste limité aux occasions de les voir passer à la *Belgium Kitchen* pour demander nourriture, vêtements, serviettes, couches et du lait. Les exilés l'appellent *Salam*. Parce que le réseau de volontaires qui l'organise collabore avec l'association *Salam* (Soutenons, Aidons, Luttons, Agissons pour les Migrants et les pays en difficulté), déjà active sur le terrain depuis 2003.

Des collaborations qui garantissent la reconnaissance de chaque personne présente. En effet, de 9h30 jusqu'à 18h le centre *Jules Ferry* reste ouvert à tous pour garantir l'accès aux services d'hygiène, nourriture et aux informations légales sur les demandes d'asile. C'est l'unique endroit où on dispose de douches. L'unique alternative sont les hammam, mis en place par les afghans pour un prix de 3 euros par personne. Douches qu'on peut utiliser de 9h30 à 12h avec un ticket qui donne à chacun son numéro. Situation où on peut attendre jusqu'à deux heures pour une douche de 8 minutes. Au-delà du camp, la mer reste un endroit où les imaginaires des exilés peuvent rejoindre la destination désirée et se laisser aller à la douceur des vagues qui les amène dans un monde où la liberté, l'égalité et la fraternité s'adressent à tout individu, dans les idéaux comme dans la pratique.

III. Comment vivre ?

« Apprendre à improviser, c'était d'abord *apprendre à se vaincre*, à vaincre cet orgueil [...]. »
(Rancière 2016 : p. 73)

Le matin commence très tard dans le camp, car la nuit c'est le moment idéal pour tenter la chance. Le silence des premières lumières de l'aube se transforme doucement dans un ensemble de voix répandues dans *la jungle*. Quelques-uns se dirigent vers *Salam* pour prendre une douche et d'autres se contentent de se rafraîchir sous les robinets éparpillés dans le camp. Les toilettes aussi

commencent à se remplir, surtout après l'heure établie pour le nettoyage (entre 10h et 11h, dimanches exclus), avec l'espoir de les trouver plus ou moins "propres". Toutes mobiles et à la turque. Pour les nouveaux venus, les centres de premier contact comme la *Welcome Caravane* ou le point d'information mis en place par les espagnols, où on peut trouver le plan du camp et son emploi du temps. Ils leur donnent des couettes et des renseignements pour se repérer et trouver leur place.

Le matin c'est aussi le bon moment pour essayer d'avoir des vêtements ou des chaussures aux points de distributions organisés par les anglais qui se coordonnent entre eux. Pour les malades et les blessés, la journée est fondamentale pour aller se soigner, s'ils ont la chance de trouver un docteur ou des médicaments, qui disparaissent aussitôt qu'apparus. Le matin, c'est aussi le bon moment pour obtenir les renseignements légaux, et la prise en charge des demandes de relocalisation en France.

Pour les sportifs il y a toujours un ou plusieurs matchs de football qui se jouent dans le camp, occasionnellement transformés en terrain de volleyball ou autre. La course et la musculation aussi font partie des activités entre les plus répandues du camp, puisque la période d'impasse fait dépérir les corps de la même façon que les esprits qu'il faut bien préserver. En effet ici c'est l'immobilisme qui fragilise et tue parfois les sourires et l'équilibre mental déjà malmené par le trajet, causant dépression et isolement. C'est pour cette raison que chaque activité commune assume ici un sens qui la dépasse. À commencer par ces échanges quotidiens où l'on est invité à tout moment pour boire un thé, un café, partager un repas ou simplement un moment de confiance.

La coopération et le partage deviennent les bases de cette auto-organisation plurielle qui surgit dans l'action. C'est ainsi que les plus motivés trouvent dans l'aide à la construction de nouvelles structures et dans la participation à l'offre des services leur première occupation. L'école acquiert une importance croissante (pour les petits et pour les grands). Il y a des cours d'anglais, de français, des ateliers variés (musique, théâtre etc.), une petite bibliothèque et des réunions de réhabilitation pour la dépendance à l'alcool, tabac et drogues. En participant à l'organisation des cours de français, ce qui est vraiment intéressant c'est l'adaptation mutuelle des deux parties : de l'enseignante (improvisée), qui doit s'adapter au niveau de chaque élève et des étudiants eux-mêmes, qui doivent se rapprocher de son niveau d'anglais (basic dans mon cas) et qui communiquent avec tous ceux qui ne parlent qu'arabe.

Dans nos échanges il n'y a pas de maître et d'élève, car je me laisse transporter par leurs conseils. Il n'y a aucun niveau d'apprentissage établi ni de vrais rôles car, sans leur aide et leur volonté, on n'aurait jamais pu articuler ces séances, entre arabe, anglais, français, italien, histoires et sourires. Il y en a qui parlent cinq langues. Et malgré le fait que l'arabe soit la langue officielle du camp, à côté du pachto, il y a une volonté croissante pour s'appropriier des moyens pour communiquer hors de ce contexte. Parce que ces personnes ont vraiment envie de s'engager dans un projet de vie sérieux et responsable. Ils veulent juste avoir la possibilité de reconstruire leur propre dignité sur les cendres de Calais. Ils s'inquiètent que je sois là et lorsqu'on termine le cours, ils aiment bien m'accompagner à la *Belgium Kitchen* - désormais comme une deuxième maison pour moi - avant d'aller chercher quelque chose à manger.

La nourriture est un point critique à Calais, car le nombre des exilés croit beaucoup plus que les dons ou le nombre de bénévoles. Mais, bien qu'il n'y ait jamais d'assurance de pouvoir cuisiner

pour le lendemain, on cherche tous à se débrouiller avec ce qu'on a. Alors pour le petit-déjeuner *Salam* s'engage à offrir, de 9h à 11h, du lait, du pain, du fromage, de la confiture et du thé chaud, ainsi qu'*Ashram Kitchen* qui distribue biscuits et thé de 9h à 16h. Pour le déjeuner il y a un point de distribution au carrefour entre la partie nord et le Sud (de 12h à 14h), la camionnette anglaise qui tourne avec des repas déjà prêts (préparés en ville) et l'arrivée de bénévoles qui donnent boîtes de conserves et autres biens alimentaires. Pour le dîner, à 19h c'est le tour de la famille malaisienne qui est ici avec ses enfants et les exilés qui donnent un coup de main. Et pour finir, après *Kitchen Calais* vient la distribution de 21h organisée par la *Belgium Kitchen*, la cuisine où on loge, on aide et on partage tout. Cœur de mon expérience dans le camp, où tout a commencé. Endroit où on trouve une hospitalité difficilement explicable à tous ceux qui croient que Calais est une "jungle".

Ici chacun peut apporter des améliorations. Tous, nous sommes indispensables et capables de toute activité, de l'épluchage à la cuisine, de la vaisselle au déchargement des dons alimentaires, du nettoyage des locaux au partage des émotions, de l'organisation de la journée aux distributions journalières de nourriture (les officielles de 15h à 18h et à 21h). Rien n'est individualisé et la disponibilité ne s'arrête jamais. Le moment le plus significatif, qui résume l'esprit du camp, c'est le déchargement des dons alimentaires. Tout le monde se mobilise, de l'intérieur et de l'extérieur. Ceux qui voient passer le camion viennent vers la cuisine pour aider. La chaîne commence et les produits passent de main en main dans une longue file de personnes qui arrive du véhicule au stock. Hommes, mineurs, femmes, tous on a le plaisir de ranger les dons destinés au bonheur des 10000 exilés. Il y a du riz, des oignons, de l'ail, des pommes de terre, des légumes, du pain, du sucre, des fruits, des pâtes et du poulet lorsque les dons sont très chaleureux. Et de temps en temps, des croissants ou des bonbons à distribuer. Partout dans le camp la nourriture est halal, au respect de la majorité musulmane qui l'habite.

Le vendredi soir c'est spécialement pour les musulmans et le dimanche matin pour les chrétiens. L'appel à la prière alterne avec les chants chrétiens, comme si leur prière pouvait arriver jusqu'à l'oreille de ceux qui les oublient. Jours où on voit les tenues les plus élégantes traverser le camp. Les seuls qui semblent différents des autres, outre la période du Ramadan, vécue en communauté par tout le camp. Les repas de la journée sont annulés et, par rotation, les cuisines s'occupent du soir et de la nuit, avant que le soleil monte. Le menu aussi change, en commençant par un verre de lait et les dattes. Les journées sont plus tranquilles et pour la rupture on peut organiser un grand repas en commun sur des draps blancs comme une grande fête.

Mais lorsque la nuit revient, dans tous les cas et à toute période, l'environnement se transforme. C'est le moment d'essayer de passer en Angleterre ou de régler les comptes avec les chagrins. Au cri « dougar² ! » tout le monde court sur la rocade pour grimper ou couper les grillages, en cherchant à entrer dans un camion. Couverts par la fumée des lacrymogènes qui tombent constamment sur les abris des habitants du camp. L'un y arrive et l'autre subit la violence policière qui se traduit par des agressions avec le spray au poivre ou autres instruments intimidateurs. Le climat est tendu et les aller-retours à l'hôpital ne sont pas rares. Mais lorsqu'on apprend la nouvelle qu'un est passé en Angleterre, la fête est assurée. Mais il y aussi des nuit où on reçoit la mauvaise nouvelle d'un décès. Et ceux qui échouent ont besoin de réconfort. Réconfort pas facile à trouver

2« ralentissement, bouchon » en soudanais, en référence des camions qui traversaient la rocade. Souvent arrêtés par un blocage provoqué (par un incendie sur la voie ou autres inventions surgies dans le besoin).

entre la fumée des lacrymogènes, les incendies qui allument la nuit, la distance de leurs proches et les inquiétudes liées à cette situation d'impasse, des années qui passent vite sans aucun changement.

Et c'est dans ce climat de désespoir que tentations, vices et violence font leur apparition. Si on veut, ici, on peut trouver de tout : cigarettes de contrebande, alcool, drogues, médicaments substitutifs et objets de défense. L'accès aux trafics illégaux est facile dans un contexte totalement isolé, dépourvu de l'attention mondiale. Vente qui représente l'unique source de revenu possible, à part la prostitution, les commerces afghans et les aides familiales (dont tous ne disposent pas). Vente utile pour payer les passeurs, c'est-à-dire le dernier ticket pour la liberté, à ses risques et périls. La nuit est dangereuse. Les épisodes de violence éclatent, surtout entre les deux groupes majoritaires, le soudanais et l'afghan. Épisodes facilités par la circulation d'alcool et de drogue qui, dans cette situation assez compliquée et problématique, ont des conséquences désastreuses sur les états d'esprit des habitants du camp, déjà affaiblis et rendus très vulnérables par l'isolement.

Alors, avant de décrire les "bêtes" qui habitent "la jungle" agressive, ne faut-il pas s'interroger sur les causes qui déterminent fragilité et tension. Comment ne pas constater qu'il y a là une manœuvre d'affaiblissement et de découragement des victimes et des survivants de l'immigration illégale, dont les gouvernements de tout pays se portent garants. Qui à leur place, dans une situation si critique et précaire, sans solutions légales, à la limite entre la mort et le désespoir, ne deviendrait pas plus susceptible de commettre des erreurs ? Conséquence de leur condition d'*exilés* et d'*oubliés*, vécue chaque jour sur leur peau et dans leur cœur. Conséquence qui, malgré tout, n'est pas l'attitude la plus commune qu'on rencontre à Calais.

Ici, entre violence et violence, pourtant, on se réapproprie du politique à travers la collaboration. En agissant ensemble, chacun s'élève au-dessus des identifications sociales et crée un lien humain d'allégeance choisie et libre. Auto-organisation plurielle où tout un chacun se sait au service de la communauté et de la solidarité réciproque. Chacun prêt à s'improviser et à se réinventer selon les exigences du camp, sans besoin de spécialisation ou de papiers discriminatoires.

« *La pluralité c'est la loi de la terre* » (Arendt 2013 : p. 38)

Conclusions

Ce qui reste du camp de Calais aujourd'hui ces sont des murs toujours plus hauts, les rues de Paris et Bruxelles remplies de personnes sans repères, milliers d'exilés dans l'attente de pouvoir vivre leur vie dans les CAO ou ailleurs, une contribution importante de main-d'œuvre pour le travail au noir et beaucoup d'identités perdues dans l'oubli. Territoire où maintenant il y a une plantation de coquelicots, justifiée par l'envie d'en faire une zone naturelle à protéger, entre les usines, la rocade et les déchets chimiques, sur les cendres des êtres humains déshumanisés et oubliés sur le même terrain. On protège les fleurs à côté des abus policiers qui empêchent l'installation et l'aide des 600 sujets bien vivants encore présents aux alentours de ce qui se racontera encore, « Il était une fois » une auto-organisation plurielle et solidaire. IL était une fois. Mais le conte n'est pas celui d'une fée. Car aujourd'hui plus fort que le rêve *la jungle* c'est là où s'oublie l'esprit démocratique du politique en échange de fleurs. *La jungle* c'est lorsqu'on se cache les yeux en pensant que les difficultés des personnes qui veulent rejoindre l'Europe ou le Royaume-Uni finissent avec le démantèlement d'octobre dernier. *La jungle* c'est là où la contrainte identitaire empêche la pluralité. *La jungle* c'est

là où on discrimine l'attribution des droits fondamentaux (dont celui de la libre circulation de tout individu) sur la base de l'origine des documents identitaires sans se soucier des dangers qu'on crée dans les histoires et l'actualité des mêmes pays qu'on exclut. *La jungle* c'est là où on exile 10000 personnes loin des yeux du reste du monde pour en oublier exigences et vies.

« Quando emigrano, gli uomini modificano sia il mondo che si lasciano alle spalle, sia quello in cui si inseriscono. Si disfano e ricostruiscono culture e si approda a sintesi che legano origini e destinazioni in nuove relazioni. [...] Straordinario è il fatto che questo fenomeno tanto comune sia considerato un'anomalia³ » (Harris 2000 : p. 169).

Miriam Bovi

<Miriam.1989@hotmail.it>

Ecrivez-moi. Et si vous le souhaitez, je vous enverrai mon mémoire de recherche « Dépolitisation des institutions et politisation de la société civile. Enquête de terrain philosophico-sociologique : l'auto-organisation plurielle du camp de réfugiés de Calais ».

Bibliographie

M. Abensour, *La Démocratie contre l'État, Marx et le moment machiavélien*, Éditions du Félin, Paris, 2004

H. Arendt, *La vie de l'esprit-La pensée, La valeur*, Presses Universitaires France « philosophie d'aujourd'hui », 2^{ème} édition, Quadrige, 2013

H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Agora, Collection dirigée par F. Laurent, Calmann, Levy, Paris, 1985

Z. Bauman, *Le présent liquide, peur sociales et obsession sécuritaire*, Seuil, Paris, 2007

N. Harris, *I nuovi intoccabili, Perché abbiamo bisogno degli immigrati*, il Saggiatore, Milan, 2000

J. Rancière, *Le maître ignorant, Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, Paris, 2016

³« Lorsqu'ils émigrent, les hommes modifient soit le monde qu'ils laissent derrière eux, soit celui où ils s'insèrent. On défait et on reconstruit cultures et on aboutit à des synthèses qui lient origines et destinations dans de nouvelles relations. [...] Extraordinaire est le fait que ce phénomène si commun soit considéré comme une anomalie ».